

Faire entendre les émotions englouties : regards français sur les barrages hydroélectriques américains

Giving Voice to Submerged Emotions: French Perspectives on American Hydroelectric Dams

Charlotte LADEVÈZE

<https://orcid.org/0000-0001-8503-5883>

Centro tedesco di Studi Veneziani
Italie

Résumé : Cet article explore à travers une analyse écoféministe la représentation des émotions entourant la construction des barrages hydroélectriques dans les romans français contemporains. En donnant voix à la pluralité de ces affects, *La verticale du fleuve* de Clara Arnaud (2023), *Les âmes torrentielles* d'Agathe Portail (2023) et *Mémoires sauvées de l'eau* de Nina Leger (2024) – romans polyphoniques situés au Honduras, en Patagonie et en Californie – ouvrent un espace critique pour repenser les conflits environnementaux en interrogeant leur dimension sociale dans une démarche à la fois informative, dénonciatrice, mais aussi et surtout réparatrice (Gefen 2017). Ils invitent à partager les émotions des populations marginalisées, des communautés anéanties, des corps meurtris et des altérités abandonnées sur l'autel du progrès pour revendiquer – *reclaim* (Hache 2016) – une histoire occultée, faire mémoire et déployer de nouvelles représentations des lieux de vie engloutis, toujours plus actuelles dans le contexte du réchauffement climatique.

Abstract: This article offers an ecofeminist reading of how contemporary French novels represent the emotional upheavals provoked by the construction of hydroelectric dams. Through the polyphonic narratives of *La verticale du fleuve* by Clara Arnaud (2023), *Les âmes torrentielles* by Agathe Portail (2023), and *Mémoires sauvées de l'eau* by Nina Leger (2024) – set respectively in Honduras, Patagonia, and California – these texts open a critical space to rethink environmental conflicts by highlighting their social and affective dimensions. At once informative, denunciatory, and above all restorative (Gefen 2017), they invite readers to engage with the emotions of marginalised populations, shattered communities, wounded bodies, and forsaken alterities sacrificed on the altar of progress. In doing so, these novels *reclaim* (Hache 2016) silenced histories, act as forms of memory-work, and offer new imaginaries of submerged lifeworlds – narratives that resonate with particular urgency in the context of the ongoing climate crisis.

Mots-clés : barrages hydroélectriques, émotions englouties, écoféminisme, violences sociales et environnementales, colonialisme vert

Keywords: hydroelectric dams, submerged emotions, ecofeminism, social and environmental violence, green colonialism

Dans *Les âmes torrentielles* d'Agathe Portail, un ingénieur, auscultant le barrage hydroélectrique dont il supervise le remplissage, constate que « le barrage bruit encore de toutes les vies, de toutes les émotions, de toutes les angoisses qui ont nourri sa construction. Elles sont coulées dans le béton et s'échappent de l'édifice comme s'il soupirait » (2023, 37). Loin d'être

représenté comme une masse inerte de terre ou de béton, le barrage apparaît dans la littérature contemporaine comme un véritable palimpseste émotionnel : une archive sensible des luttes passées et un révélateur des rapports de domination à l'œuvre dans les grands aménagements fluviaux, qu'ils soient genrés, spécistes, classistes, racistes, colonialistes ou épistémiques. Responsables politiques, ingénieur.e.s, ouvrier.e.s, populations locales ou autochtones, enfants, seniors, espèces animales et végétales : une multitude d'êtres sont pris dans des dynamiques de pouvoir où les émotions jouent un rôle structurant, tant dans l'élaboration des projets que dans leur contestation.

La diversité de ces sensibilités a pourtant longtemps été occultée par des discours politiques, technocratiques et des lobbys encensant les barrages, d'abord comme symboles de progrès technique et économique, puis, plus récemment, comme emblèmes du développement durable et de l'énergie décarbonée (Souhay/Laimé 2015 ; Ziolkowski 2024). Aujourd'hui, le tourisme industriel dont ces constructions font l'objet témoigne encore d'une grande fascination populaire à leur égard (Loloum 2016). Cet enthousiasme est toutefois à nuancer alors que la notion même de progrès est contestée : comme le soulignait Vandana Shiva, la « destruction [des forêts, de l'eau et de la terre] se produit au nom du "développement" et du progrès, mais il doit y avoir quelque chose de profondément erroné dans une conception du progrès qui menace la survie elle-même »¹ (1988, xiv). En outre, la reconnaissance croissante des conséquences sociales et environnementales des grands aménagements hydrauliques entraîne désormais une défiance, voire une franche hostilité, tant chez les chercheurs (Pearce 2018 ; Morizot 2024) que chez les citoyens de plus en plus sensibilisés à ces thématiques – via les journaux, films, documentaires et la littérature. Enfin, depuis 2017, l'octroi d'une personnalité juridique à plusieurs rivières dans le monde reflète et mobilise de nouveaux affects dans les débats, comme le respect environnemental, la responsabilité morale, l'empathie envers une rivière ou la culpabilité envers des entités désormais reconnues comme vivantes et vulnérables². Ainsi, la fierté technicienne et l'hybris politique, longtemps

¹ « This destruction is taking place in the name of "development" and progress, but there must be something seriously wrong with a concept of progress that threatens survival itself. » Sauf mention contraire, toutes les traductions de cet article sont les nôtres.

² Plusieurs cours d'eau ont obtenu une personnalité juridique ou un statut équivalent : le fleuve Whanganui en Nouvelle-Zélande (2017), le Gange et la Yamuna en Inde (2017) avant que la décision ne soit suspendue par la Cour suprême, le fleuve Yarra en Australie (2017), le fleuve Atrato (2017) puis le Magdalena (2019) en Colombie, les rivières et fleuves au Bangladesh (2019), le fleuve Snake aux États-Unis (2020), la rivière Magpie au Québec (2021) ou la lagune Mar Menor en Espagne (2022). Ces initiatives ont une portée symbolique et émotionnelle très forte même si leurs effets réels sur les aménagements hydrauliques restent limités (voir le rapport complet de *Rights of Rivers* n.d.). Dans l'espace francophone, ces initiatives ont inspiré des mobilisations citoyennes pour l'attribution d'une personnalité

opposées au deuil des populations déplacées ou à la nostalgie des paysages engloutis, sont désormais en partie contrebalancées par d'autres émotions collectives, telles que la compassion envers le vivant, l'indignation devant la destruction écologique ou le désir de réparation.

En donnant voix à la pluralité des affects impliqués dans la construction des barrages, la littérature contemporaine ouvre un espace critique pour repenser les conflits environnementaux en interrogeant leur dimension sociale dans une démarche à la fois informative, dénonciatrice, mais aussi et surtout « réparatrice » (Gefen 2017). Elle appelle en effet à partager les émotions des populations sans voix, des communautés anéanties, des corps meurtris et des altérités abandonnées sur l'autel du progrès pour revendiquer – *reclaim* (Hache 2016) – une histoire qui a été occultée, faire mémoire et déployer de nouvelles représentations pour imaginer d'autres futurs. La littérature de barrage anticipe aussi sans doute certaines émotions à venir, offrant, dans un espace territorial relativement restreint, un aperçu sensible des conséquences de la submersion des lieux de vie sur les populations déplacées, qui résonne puissamment avec la montée des eaux induite par le dérèglement climatique. Enfin, ces récits permettent de faire le deuil d'un écosystème fluvial en voie de disparition, puisque partout, les dernières rivières libres sont menacées d'être aménagées.

La perspective écoféministe offre un cadre d'analyse particulièrement fécond pour appréhender les récits sur les barrages, en particulier quand il s'agit de textes décentrés et produits dans des contextes postcoloniaux mettant en scène le *colonialisme vert* (Häubi 2021 ; Reyes 2024 ; Amnesty International 2025). Elle met en lumière les liens historiques et symboliques entre la domination de la nature et l'oppression des femmes, des corps vulnérables et des populations autochtones, en s'attachant à la manière dont les logiques patriarcales, capitalistes et extractivistes s'exercent conjointement sur les milieux et les corps (Hache 2016 ; Larrère 2019). Cette approche propose une lecture résolument politique des émotions qui sont appréhendées comme des vecteurs de rapports de pouvoir. Elle révèle comment certains affects – virilistes, technocratiques, extractivistes, néocoloniaux – reposent en réalité sur des dualismes structurant les sociétés occidentales qui ont façonné l'histoire et les pratiques d'aménagements hydrauliques : culture/nature, raison/nature, homme/femme, civilisé/primitif, rationalité/animalité etc. (Gaard 1993 ; Plumwood 1993). Dans le cas des barrages hydroélectriques, cela se manifeste par une volonté d'endiguer peuples et rivières, de canaliser les flux et les émotions ou

juridique à divers cours d'eau – avec par exemple la publication d'une déclaration des droits du fleuve Tavignagnu en Corse, restée cependant symbolique (*Rivières sauvages* 2022 ; Mynard 2024).

d'imposer au vivant – fluide, fluctuant, protéiforme – une forme fixe, rationnelle et bétonnée.

Comme l'y invite Donna Haraway, il s'agira ici d'« habiter le trouble » (2016), en reconnaissant le rôle structurant des émotions dans les imaginaires et les réalités de l'aménagement fluvial. Nous nous intéresserons à trois romans français publiés entre 2023 et 2024, qui se distinguent par leur approche polyphonique, leur inscription sur le continent américain, et leur valorisation de certaines formes d'agentivité émotionnelle, portées par des narratrices issues des minorités ou liées à leurs causes. *Mémoires sauvées de l'eau* de Nina Leger retrace l'histoire de la rivière Feather, du fleuve Sacramento et du barrage d'Oroville en Californie. *La verticale du fleuve* de Clara Arnaud imagine la construction du barrage d'Agua Zarca sur la rivière Gualcarque au Honduras (en réalité empêché en 2017 grâce à une mobilisation locale) et *Les âmes torrentielles* d'Agathe Portail relate le remplissage d'un barrage imaginaire situé sur la cordillère des Andes, en Patagonie. À travers ces récits, les émotions émergent à la fois comme moteurs narratifs et comme symptômes des déséquilibres induits par les projets hydroélectriques : hybris, fierté, orgueil, deuil, angoisse, colère, nostalgie, résignation, désespoir... Il s'agira dès lors d'interroger aussi bien les modalités de la représentation des émotions que les affects générés par les textes, ainsi que leur capacité à bouleverser, à mobiliser et, peut-être, à faire advenir d'autres régimes de sensibilité. Ces récits seront envisagés comme des « histoires-paniers », ainsi que l'invite Nina Leger (2023, 316) – qui reprend le concept du *Carrier Bag* d'Ursula Le Guin (1986, 165-170) –, soit des formes narratives qui se détachent de la vision héroïque de l'ingénieur conquérant pour se faire englobantes, glanant au fil de l'eau des rivières aménagées des bribes de leurs histoires, des voix, des douleurs, des souvenirs, des luttes et des émotions qui y sont engloutis.

1. Émulation, hybris et orgueil : les hommes à la conquête des fleuves

Il s'émerveille chaque fois de la démesure du pouvoir
de ce petit trait d'union de béton. (Portail 2023, 59)

1.1. Entre admiration technicienne et désillusion sociale et écologique

Un bref examen diachronique des textes littéraires consacrés aux aménagements fluviaux depuis le XVIII^e siècle révèle des divergences importantes dans les émotions qu'ils mobilisent. Bien avant l'ère des barrages hydroélectriques, la littérature témoigne d'une profonde admiration pour les réalisations hydrauliques : canaux (Balzac 1855, 225 ; Zola 1887, 364), moulins à eaux (Diderot 1795, 518 ; Reclus 1869, 248), écluses (Leprince de Beaumont 1765, 48-52) ou barrages et digues destinés à l'irrigation ou à la prévention des crues (Balzac 1839). Animés par une foi inébranlable dans le progrès, plusieurs auteurs du XIX^e siècle célèbrent ces prouesses techniques,

tels le barrage Zola (Zola 1859, 1-2) ou le canal de Suez (Verne 1873, 23), et n'hésitent pas à appeler de leurs vœux d'autres aménagements qui seront construits *a posteriori* – comme le canal de Marseille (Stendhal 1838, 326), célébré plus tard par Marcel Pagnol (1957), ou le barrage de retenue d'Alleghany (Reclus 1859, 271). Dans ces textes, la rivière et son débit incertain apparaissent surtout comme une source d'angoisse et d'épouvante ; une force à discipliner, à assujettir, à mettre au travail et au service des ambitions humaines.

Plus circonspects, Diderot s'interroge sur le plaisir suscité par le « spectacle d'utilité » des infrastructures hydrauliques en particulier (1795, 518), alors que Rousseau décrit le « sentiment douloureux » provoqué par l'intrusion de l'industrie humaine dans le paysage naturel (1782, 478). Au siècle suivant, le géographe Elisée Reclus déplore l'enlaidissement du paysage attribué aux aménagements humains, ainsi que leur impact négatif sur la fréquence des crues (1864, 765). Les romantiques célèbrent devant ces mêmes rivières déchaînées un sentiment de sublime, ce « plaisir mêlé de terreur » (Chateaubriand 1801, 67), et se lamentent devant « les eaux captives ou détournées de leur cours, ne jaillissant que pour croupir » (Hugo 1822, 25). Ce sont alors les digues et écluses non construites par les hommes, mais par l'ingéniosité des castors, qui suscitent leur fascination (Chateaubriand 1827, 100).

L'apparition des premiers barrages hydroélectriques à la toute fin du XIX^e siècle inaugure une littérature spécifique, qui conserve la mémoire des rivières en crue, dont le souvenir éveille encore aujourd'hui crainte, humilité et fascination (Giono/Allioux 1958 ; Muller-Colard 2018). Alors que Margaret Ziolkowski fait remarquer que les littératures russe et américaine sur les barrages passent de l'enthousiasme à la réserve, puis à la franche hostilité à mesure que leurs coûts sociaux et environnementaux sont reconnus (2024, 5), les littératures française et francophones se distinguent par leur aversion générale et immédiate pour ces ouvrages. Les premières œuvres sur le sujet constatent en effet dès le départ leurs impacts sociaux (Bordeaux 1927 ; Monnier 1946 ; Zermatten 1957 ; Giono/Allioux 1958)³. Ces réserves s'amplifient encore, en se doublant à partir des années 1990 de

³ Notons cependant deux exceptions : celle de Philippe Saint-Gil, écrivain-ingénieur dont l'ouvrage *La Meilleure Part* (1954), s'il reconnaît les dommages sociaux causés par le chantier de barrage, transmet un profond émerveillement pour le savoir-faire des ingénieurs et ouvriers engagés dans le projet et d'une fascination pour les réalisations hydroélectriques (françaises en particulier). Une autre exception est celle d'Henri Vernes qui propose à la fin de son roman policier *Bob Morane 71. Terreur à Manicouagan* (1965) tout un dossier technique sur le barrage hydroélectrique de Manic 5 au Québec, et témoigne dans une préface de son admiration pour l'édifice lors de sa visite des lieux. Le barrage n'apparaît toutefois qu'en arrière-plan de son œuvre, qui rappelle avec inquiétude la vulnérabilité de l'édifice face aux menaces terroristes.

réflexions environnementales (Jacq 1994 ; Bordes 2012 ; Berouk 2021 ; Bardet 2022 ; Leger 2023 ; Arnaud 2023 ; Portail 2024). Depuis 2020, le sujet connaît un véritable engouement, nourri encore de perspectives féministes (Bouysse 2020 ; Lemaître 2024), post-coloniales (Wauters 2021 ; Venturelli 2021 ; Sorman/Kerangal 2022) ou des deux (Michel 2019 ; Berouk 2021 ; Bardet 2022 ; Leger 2023 ; Arnaud 2023 ; Portail 2024).

Peut-être encore hantés par la frénésie générale d'aménagement des rivières durant les Trente Glorieuses, par l'expulsion médiatisée des habitants de Tignes en 1952 ou par le traumatisme de la rupture du barrage de Malpasset en 1959, ces récits sont globalement empreints de souffrances, de deuils, de nostalgie, de résignation ou de colère. Les œuvres les plus récentes cherchent néanmoins à intégrer d'autres affects en se décentrant du seul point de vue des victimes, pour faire une place à celui des décideurs politiques, ingénieurs et ouvriers, suivant une logique plus horizontale grâce à un mode polyphonique (Bouysse 2020 ; Sorman/Kerangal 2022 ; Leger 2023 ; Arnaud 2023 ; Portail 2024).

À rebours d'un récit héroïque de la conquête des fleuves – cette saga hydraulique prométhéenne fondée sur les sciences dures, les grands travaux et l'idéologie d'une croissance illimitée dont parle Ursula Le Guin (1986, 165-170) –, les littératures française et francophones contemporaines s'attachent à faire entendre d'autres voix : celles des communautés vulnérables, souvent réduites au silence, confrontées aux discours dominants des ingénieurs et des décideurs politiques. En empruntant des formes narratives alternatives, ces récits explorent avec acuité les logiques de domination à l'œuvre, tout en rendant sensibles les liens, les vulnérabilités et les devenir partagés. Il ne s'agit pas de raconter l'histoire triomphante d'un homme maître et possesseur des cours d'eaux, mais d'ouvrir l'espace d'un récit accueillant, « pour décrire ce qui est vraiment en train de se passer, ce que les gens font et ressentent réellement, comment ils se relient à toutes les autres choses dans ce grand sac, ce ventre de l'univers, cet utérus des choses qui seront et cette sépulture des choses qui ont été, cette histoire interminable »⁴ (Le Guin 1989, 170).

1.2. Mémoire fluviale et logiques de dominations

Dans *L'eau et les rêves*, Gaston Bachelard identifie dans l'imagination humaine une tendance à animiser l'eau en mouvement, qu'il qualifie d'« eau violente » (2021, 180-208). Cette eau imprévisible, rapide et puissante devient, dans la psycho-poétique bachelardienne, l'incarnation d'une colère universelle et suscite des rêveries héroïques de lutte, de domptage et d'affirmation de puissance. L'élément liquide apparaît alors comme l'adversaire permettant de révéler le courage et la grandeur de celui qui

⁴ « describe what is in fact going on, what people actually do and feel, how people relate to everything else in this vast sack, this belly of the universe, this womb of things to be and tomb of things that were, this unending story ».

cherche à la maîtriser. « Aussi l'eau violente est bientôt l'eau qu'on violente » (23), et cet imaginaire fondé sur le duel entre l'homme et la rivière trouve un écho très concret dans l'histoire des constructions hydrotechniques dont les projets de canalisation, de retenue ou de dérivation traduisent matériellement le désir de contraindre une force perçue comme hostile.

Dans *Mémoires sauvées de l'eau*, Nina Leger s'emploie précisément à retracer la longue histoire de cet affrontement entre l'homme et les eaux violentes de l'American River et de la Feather River, en étudiant attentivement les émotions impliquées dans le conflit. Par sa construction polyphonique et diachronique, le roman fait dialoguer les témoignages de différent.e.s acteur.e.s des aménagements fluviaux, passés et présents, en tressant récit fictionnel, correspondance fictive, documents d'archives et destins entremêlés des rivières. De la colonisation de la Californie et la ruée vers l'or jusqu'à l'époque contemporaine, Leger dévoile les ressorts émotionnels et idéologiques qui ont alimenté les grands projets hydrauliques étatsuniens, révélant les blessures laissées dans les paysages, les corps et les imaginaires.

Dès l'incipit, l'autrice met en lumière les motivations des colons dans une langue fragmentée, scandée, presque incantatoire, où se conjuguent hybris, cupidité et jouissance de la domination : « Conquérir, exterminer, dominer/d'une rive à l'autre et, au passage/choper le pactole » (14). L'avidité initiale liée à la ruée vers l'or se transforme au cours de l'Histoire en soif de contrôle sur le fleuve, converti en « or blanc » – soit en énergie hydroélectrique. À cette logique extractiviste s'oppose le rapport symbiotique que les peuples premiers entretiennent avec la rivière, source de subsistance, de récits fondateurs et de liens communautaires. En articulant le récit d'un fleuve à l'histoire coloniale et genrée d'un territoire, Nina Leger fait émerger la continuité émotionnelle des logiques de domination et de mise en ordre du vivant fondée sur l'avidité, le désir de maîtrise, le mépris ou la peur de l'altérité – qu'elle soit fluviale, indigène ou féminine. Ces émotions, masquées sous des discours de progrès ou de rationalité, sous-tendent une triple dépossession : celle des rivières, canalisées, détournées, enfouies ; celle des peuples autochtones, déplacés puis exterminés ; et celle des femmes, pathologisées et invisibilisées.

Le pionnier perçoit par exemple la rivière comme un corps, indigène ou féminin, sur lequel exercer sa domination : elle est « sauvage comme la forêt,/redoutable comme elle,/disponible comme elle » (17). Pour justifier ses violences envers toute forme d'altérité, il renverse les rôles et se présente comme la victime des crues (alors qu'il a bâti Sacramento dans le lit même du fleuve), victime des Amérindiens (qu'il a spoliés de leur territoire) et victime des femmes et de leurs émotions (décrites comme fluctuantes). L'allocution du gouverneur de Californie en 1851, retranscrite par Leger, cherche ainsi à rendre légitime l'extermination des autochtones au nom de la légitime

défense ; et la narratrice de conclure : « On a agi avec les Indiens comme avec les rivières : on a mis de l'ordre, on a/civilisé. » (106) Leger révèle également comment cette logique s'étend aux femmes, avec le cas d'un médecin, Ray V. Pierce, devenu riche grâce à une potion censée soigner leurs « faiblesses », autrement dit leurs émotions, « leurs irritations, leurs dépressions, leurs hystéries, leurs crises de larmes, leurs angoisses, leurs colères et leurs joies si elles sont trop intenses, leurs rires s'ils sont suspects » (84). Fort de cette expérience très lucrative de la domestication du corps féminin, il applique la même logique aux rivières, qu'il veut rentabiliser, domestiquer et même faire disparaître car « les tranchées ne suffiraient pas à détourner l'eau de son cours, il fallait l'envelopper entièrement et la canaliser comme on le ferait d'une femme un peu trop turbulente » (85).

Ce roman met en lumière les mécanismes émotionnels qui nourrissent la relation problématique de la culture occidentale à l'eau, qui sont identifiés au nombre de trois par Greta Gaard (2001, 169) : l'avidité, la haine et l'illusion⁵. *Mémoires sauvées de l'eau* prolonge cette liste en y ajoutant d'autres affects liés à la rationalité technicienne conquérante : la cupidité, la fierté de l'exploit technique, une certaine jouissance dans la domination, mais aussi la peur de perdre le contrôle et un déni émotionnel persistant. Ce dernier s'exprime à travers une mauvaise foi radicale, qui renverse les rôles entre victimes et bourreaux, et permet ainsi d'évacuer toute forme de culpabilité. Ces émotions, que l'on pourrait qualifier de *contre-environnementales* (Kals/Müller 2012), conduisent à des comportements dommageables non seulement envers les milieux aquatiques mais aussi envers toute forme d'altérité.

1.3. Propagande émotionnelle et corps ouvrier

La verticale du fleuve témoigne que les logiques coloniales et extractivistes sont loin d'avoir disparu des grands chantiers hydroélectriques contemporains. Dans ce roman, qui met en scène la construction fictive d'un barrage au Honduras, Clara Arnaud révèle l'ampleur des rapports de pouvoir sous-jacents, qui passent par la mobilisation émotionnelle des ouvriers et des citoyens. Par le biais de discours et de mises en scènes savamment élaborés,

⁵ « L'avidité est à la racine de son incapacité à prendre en compte les coûts environnementaux de la pollution de l'eau ; au contraire, nous tirons profit de cette pollution. La haine contamine notre rapport à la nature, aux autres racialisés, à nos corps en tant que nature. L'illusion, ou vision erronée, entre en jeu lorsque nous croyons pouvoir traiter l'eau comme bon nous semble sans en subir les conséquences, comme si la Terre n'était pas un système fermé, et que nos comportements polluants ne finiraient pas par se retourner contre nous. » [« Greed is at the root of this culture's failure to account for the environmental costs of water pollution; rather we profit by polluting. Hatred contaminates our relationship with nature, with racialized others, with our bodies as nature. Delusion, or wrong view, comes into play when we think we can treat water any way we want and get away with it, that this earth is not a closed system, and that the consequences of our polluting behaviours will not come back to us. »] (Gaard 2001, 169).

des affects sont créés, puis instrumentalisés comme des leviers d'assujettissement à l'idéologie capitaliste et au récit linéaire du progrès.

Dès les premières pages du roman, l'ingénieur en chef du chantier, Guilherm, harangue ses ouvriers et cherche à les rallier à sa cause en leur promettant un emploi stable, tout en leur offrant l'apparence de sa considération personnelle. Il mobilise ainsi leurs émotions – besoin de reconnaissance, de respect, de sécurité et de fierté – pour mieux canaliser leur force physique et mentale au service du projet. Son propre enthousiasme est manifeste : il éprouve une joie quasi enfantine face à ce qu'il perçoit comme « un monde à bâtir, un formidable terrain de jeu » (15) et se projette en « conquérant en territoire inconnu », investi d'une mission civilisatrice : faire entrer un « bled perdu » dans l'histoire.

Le roman expose par la suite un contre-discours sur la réalité du chantier : le « stock d'ouvriers les moins qualifiés » (113), souvent racialisés, est traité avec mépris, harassé par l'effort, exclu sur simple décision hiérarchique, parfois soumis aux insultes xénophobes (127). Exténués par ces conditions de travail, ils sombrent le soir dans l'alcool et tâchent le jour de « montrer soumission et bonne volonté, s'épuiser à la tâche » (131) dans l'espoir d'une hypothétique régularisation. Arnaud dévoile que l'organisation du chantier reproduit à échelle réduite une hiérarchie mondiale : les cadres occidentaux (Suisses, Américains, Européens) sont au sommet et jouissent de toutes sortes de privilèges et les autres, issus des TCN (*Third Country Nationals*), occupent des postes subalternes aux salaires réduits, malgré leurs qualifications (131). Dans cette économie extractiviste globalisée, les corps des femmes sont eux aussi instrumentalisés. Les femmes de la région ouvrent des cantines ou se prostituent, alors que les rares femmes présentes sur le chantier sont occidentales, surdiplômées, et doivent redoubler d'efforts pour asseoir leur légitimité qui est sans cesse remise en question (135). Ainsi, Serena Miller, géologue américaine, est d'emblée suspectée d'avoir usurpé sa place soit par séduction, soit par imposture. Harcelée, elle manque de se faire violer (168). L'humiliation, la peur et la colère qu'elle éprouve mettent en lumière les conditions d'une précarité genrée, même dans les sphères de pouvoir.

Le maire de village, figure d'un paternalisme autoritaire, déploie quant à lui des moyens autrement insidieux pour galvaniser les ouvriers, dans des apparitions soigneusement étudiées et « un discours-fleuve, mêlant anecdotes, annonces démagogiques au chiffage imprécis et envolées lyriques, sous l'auspice d'un "Dieu", dont la volonté était invoquée à chaque phrase ou presque » (57). Animé par la jubilation de se donner en spectacle, une foi inébranlable dans le progrès et l'appât du gain, il cherche à asservir la population *lenchua*, hostile au projet, à laquelle il veut vendre à crédit des logements standardisés, leur imposant ainsi une modernité sous condition d'asservissement. Après qu'un scandale l'impliquant a éclaté, une

communication de crise est mise en place par l'entreprise pour sauver son image. Elle utilise alors Kévin, un très jeune ouvrier issu de la communauté indienne locale, qui est érigé comme symbole du chantier afin de galvaniser les ouvriers et de donner l'image d'un barrage inclusif, vecteur de promotion sociale et de formation technique. Lorsque Kévin est paralysé à vie à la suite d'un accident du travail, la fierté qu'il éprouvait laisse place à une colère tenace et à un profond désespoir. Il incarne alors cette double mécanique de captation, puis d'abandon du chantier, qui transforme les ouvriers en héros d'un récit collectif temporaire, avant de les rejeter, brisés corporellement et émotionnellement, une fois le chantier terminé.

L'inauguration du barrage, à la veille des élections, constitue enfin un moment de théâtralisation du pouvoir où l'émotion collective est minutieusement fabriquée – fierté nationale, loyauté, sentiment d'unité, illusion d'élévation sociale. Retransmis en direct à la télévision, le moment où le président appuie solennellement sur un bouton rouge mettant en route la centrale électrique symbolise un pouvoir démiurgique : celui d'un État capable de faire jaillir l'énergie en domptant la nature. Cette cérémonie spectaculaire efface les voix discordantes, les morts, les blessures, les résistances ; elle homogénéise les trajectoires, gomme la pluralité des acteurs pour concentrer la gloire sur une figure présidentielle omnipotente. Guilherm, alors brisé par des années de chantier, prend conscience de sa propre marginalisation au sein de la haute élite politique qui constitue la délégation présidentielle :

Guilherm réalisa soudain [que les hommes de la délégation] étaient tous grands et blancs, et que même lui, à leurs côtés, semblait petit et basané. Ils étaient placés en arc de cercle autour du chef d'État, et derrière eux, se tenaient une trentaine d'ingénieurs en tenue de chantier, dans une de ces mises en scène formelles du pouvoir qu'il affectionnait. (462)

Clara Arnaud dévoile ainsi la fabrique des émotions qui entourent la construction des barrages hydroélectriques grâce à des discours galvanisants adressés aux ouvriers du chantier, mais aussi à travers une communication médiatique habilement scénarisée, pour susciter adhésion et enthousiasme général. Elle révèle la violence de ces campagnes promotionnelles, qui dissimulent les zones d'ombre du projet – assassinats, corruption, spoliation – sous des images séduisantes et des promesses illusoire. Cette manipulation émotionnelle neutralise toute forme de dissidence : la colère des populations affectées et la révolte potentielle des travailleurs sont dissimulées derrière des affects valorisés par l'idéologie dominante : émulation, fierté, sentiment d'élévation sociale, désir d'appartenance au progrès. Le barrage se présente ainsi comme un outil de domination non seulement territoriale, mais aussi émotionnelle.

2. Le silence et la colère : les émotions englouties des populations sacrifiées

Quand tout sera devenu laid, nous aurons tout perdu,
jusqu'au goût de vivre. (Portail, 216)

2.1. Deuil individuel, territorial et historique

La retenue des eaux dans un barrage hydroélectrique transforme les « eaux violentes » décrites par Bachelard (2021) – animées, imprévisibles, génératrices de rêveries de puissance et de maîtrise – en une masse stagnante et profonde qui s'apparente aux « eaux dormantes », aussi qualifiées par l'auteur d'« eaux mortes » ou d'« eaux lourdes ». Immobilisées, privées d'élan et de vie, ces eaux suscitent des rêveries descendantes et donnent lieu à un imaginaire combinant mélancolie, tristesse et deuil. Comme l'écrit Bachelard : « L'eau fermée prend la mort en son sein. L'eau rend la mort élémentaire. [...] On ne peut aller plus loin dans le désespoir. Pour certaines âmes, *l'eau est la matière du désespoir* » (2021, 113) (souligné dans le texte). Ce basculement d'un imaginaire héroïque vers un imaginaire funèbre trouve un écho important dans la littérature des barrages⁶. À la conquête virile des eaux vives répond fréquemment la mise en scène d'un personnage endeuillé, souvent féminin, dont le chagrin ouvre la narration. Dès les premières pages, ce deuil intime imprime une tonalité émotionnelle qui déborde la sphère individuelle pour rejoindre par la suite le collectif, anticipant les multiples pertes à venir pendant la construction du barrage.

Dans *Les âmes torrentielles*, Alma, la protagoniste principale, porte le deuil de son père, victime d'un incendie criminel fomenté par des membres de sa propre communauté *tehuélche*. Il s'était auparavant opposé à un projet de barrage en refusant les compensations proposées par une compagnie hydroélectrique, que ses voisins avaient acceptées, séduits par les promesses de profit. Dans *La verticale du fleuve*, le récit s'ouvre sur l'assassinat de Suyapa, militante écologiste et représentante de la communauté *lenca* du Honduras, farouche opposante à un projet de barrage. Ce meurtre, inspiré du cas réel de Berta Cáceres (2016), prix Goldman pour l'environnement en 2015, sert de déclencheur à un long processus de deuil porté par quatre générations de femmes : sa mère, ses trois filles et sa petite-fille. Dans *Mémoires sauvées des*

⁶ On retrouve ce motif non seulement dans les trois œuvres du corpus, mais aussi dans une large part de la production française et francophone consacrée aux barrages. Les récits s'ouvrent fréquemment sur un deuil intime : mort du père de l'héroïne (Giono/Allioux 1958), du mari (Bordes 2012), d'un fils (Muller-Colard 2018), d'un enfant à naître (Lemaitre 2025), de la femme et des enfants du protagoniste (Wauters 2021) ou encore de la fiancée (Jacq 1994). Plus symboliquement, certains romans figurent la perte d'un couple ou d'une relation fondatrice (Venturelli 2022 ; Saint-Gil 1954 ; Zermatten 1957). La présence des deuils inauguraux constitue ainsi un motif récurrent de la littérature de barrages.

eaux, le chagrin est territorial : Thea, fuyant un méga-feu puis la menace de rupture du barrage d'Oroville, incarne différentes formes de dépossession territoriale. À cette douleur s'ajoute un deuil historique, rigoureusement documenté : celui de la communauté amérindienne jadis installée sur ces terres, spoliée de ses rivières, de ses moyens de subsistance, de sa sécurité, de sa dignité, puis exterminée et réduite à une présence muséifiée. Le lecteur est ainsi amené à partager un deuil collectif : celui de la communauté autochtone, de la rivière sacrifiée et plus largement d'un territoire soumis à des phénomènes climatiques extrêmes liés au réchauffement global.

Dans l'ensemble de ces récits, les populations locales apparaissent comme accablées par des émotions paralysantes – douleur, chagrin, impuissance – qui affaiblissent leur capacité à résister aux violences économiques, politiques et physiques subies. Chez Arnaud, « le sentiment d'impuissance et le chagrin avaient distillé leur poison, plus personne n'avait la force de s'ériger contre » (38). Cette lassitude émotionnelle favorise un repli sur soi et une invisibilisation des habitants dans le grand récit héroïque du progrès. Elle est entretenue par une stratégie délibérée de violences et d'intimidations : répression des manifestations, désinformation sur les projets, mensonges concernant l'ampleur des expropriations et hypocrisie d'une « *consultation préalable des populations autochtones* » (70). Toute tentative de dialogue semble vouée à l'échec : « Nous ne parlons pas la même langue, nous ne voyons pas le monde, les plantes, les animaux, la rivière, de la même façon [que les Lencas]. Dans leur cosmogonie, les cours d'eau jouent un rôle fondamental » (76).

Accablées par des années d'espairs déçus, les communautés basculent dans un profond désespoir, et la littérature de barrage n'hésite pas à en explorer les confins. Ainsi, la mère de Suyapa, Abuelita, après avoir fait le deuil de sa fille, doit aussi faire celui de son lieu de vie et de sa rivière sacrée – habitée selon la croyance de sa communauté par *Wichã akaki*, la « mère des poissons », que le barrage empêche de nager. Plutôt que d'assister à cette agonie, elle choisit de s'y abandonner : « *Wichã akaki*, la mère des poissons, voilà ce qu'elle voudrait être dans une prochaine vie [...]. Le lac a tout englouti, les chemins, les pierres, les prairies, les arbres, même les souvenirs, alors pourquoi ne pas y plonger et devenir poisson ? » (493). Ce geste peut être lu comme la manifestation d'une détresse absolue, mais aussi comme une forme de protestation radicale et le refus inconditionnel d'un ordre imposé (495). En rejoignant *Wichã akaki*, cette femme se réapproprie son histoire : plutôt que de quitter sa maison sous la contrainte, elle choisit de se réincarner en poisson, de devenir rivière. Cette décision avait été mûrement réfléchie et le personnage avait pris soin auparavant de transmettre sa langue, son savoir-faire et ses légendes à sa descendance. Le roman se clôt à la fois sur la disparition de cette matriarche et sur la promesse de perpétuation de sa mémoire par sa

petite-fille, Indira, enceinte, qui, forte du savoir de ses aïeules, est prête à assumer le rôle d'aînée de la famille.

2.2. Renoncement, épuisement et désillusion dans les trajectoires féminines

De manière générale, la lutte frontale des personnages, toujours féminins, s'opposant au barrage dans le corpus étudié, se solde par un échec⁷. Ce qui commence comme un engagement véhément s'enlise progressivement dans la réalité des rapports de force, jusqu'à basculer dans la désillusion, le désespoir, et même la participation résignée aux mécanismes mêmes qu'ils cherchaient à contrecarrer – ce qui peut être décrit comme un « grand processus d'amollissement » des personnages (Leger 2023, 192). Les femmes mises en scène sont souvent hautement qualifiées et issues ou alliées des populations locales affectées par les projets hydrauliques. Dans un premier temps, animées par des sentiments altruistes et des objectifs de réparation écologique, elles voient leurs idéaux s'effriter au contact de l'inertie institutionnelle, de la violence systémique et de l'ampleur des préjudices environnementaux. Leurs forces finissent par s'épuiser, rendant leur engagement initial non seulement inefficace, mais psychiquement et moralement insoutenable. Ce désengagement progressif constitue une réponse existentielle à l'impossibilité de transformer un monde où les infrastructures barragières apparaissent comme des symboles parmi les plus solides de l'Anthropocène.

Nina Leger met ainsi en scène Thea, une géochimiste consacrant son sujet de recherche au déclin des populations d'éperlans dans le delta de San Francisco. Face à la crue menaçant l'incubateur attendant au barrage d'Oroville, elle se porte volontaire pour aider au déplacement des saumons, puis choisit, contre toute attente, d'interrompre ses recherches pour travailler dans cette installation. Thea est pourtant dégoûtée par la violence animale et

⁷ Très peu de romans français ou francophones se concluent sur la victoire des opposants aux barrages ; la narration privilégie le plus souvent la lente défaite des communautés confrontées à l'ingénierie hydraulique. Deux exceptions notables doivent pourtant être distinguées. Chez Christian Jacq (1994), des Nubiens déplacés par la construction du haut barrage d'Assouan en Égypte unissent leurs prières dans un rituel présenté comme capable d'ébranler l'assise de l'ouvrage. L'hypothèse, laissée en suspens, confère à la spiritualité populaire une puissance symbolique de résistance et d'inversion des forces. Chez Solenn Bradet (2022), la résistance est féminine et émotionnelle : une communauté de femmes Himba en Namibie, pour « [s]ortir de l'impuissance » (297), canalise son énergie dans une transe méditative mobilisant la confiance, le courage, la joie et le sentiment d'interconnexion avec le territoire et le vivant. La victoire contre le projet de barrage devient alors la métaphore d'une guérison collective et de réappropriation du territoire. La résistance passe ainsi par l'émotion, la prière, la danse ou la méditation, qui conduisent à une forme de protection symbolique du milieu ; là où, dans la majorité des récits, l'eau retenue demeure l'emblème d'une défaite partagée entre les humains et leurs environnements.

sociale de ce lieu qu'elle décrit comme « un abattoir » (192). Le système de reproduction artificielle des saumons constitue en effet une solution très douteuse à l'obstruction des voies migratoires naturelles par le barrage. Les poissons y sont emprisonnés, les femelles éventrées pour en extraire les ovules, fécondés manuellement en pressant sur la poche de sperme des mâles, puis les cadavres sont redistribués aux communautés autochtones, comme une forme de dédommagement dégradante, permettant de se donner bonne conscience (128). Cette trajectoire est partagée par sa colocataire Sun-Joo, une ingénieure hydraulique qui était animée à ses débuts par la passion fervente de « casser les grands barrages, les digues, les canaux, restaurer le lit des rivières et leur restituer leur plaine inondable, elle voulait emprunter aux savoirs ancestraux et aux castors » (193) et apprendre la gestion de l'eau auprès des communautés natives afin d'utiliser ces savoirs pour transformer l'approche des ingénieurs occidentaux. Résultat : elle finit par intégrer le plus grand barrage de Californie, ayant intériorisé les logiques institutionnelles qu'elle espérait pourtant transformer. Quant à Susanne, la troisième colocataire, sa colère la conduit à choisir la voie militante et à s'engager au sein de mouvements autochtones de lutte contre les pipelines et autres projets destructeurs pour les terres et les communautés. Profondément affectée par la violence de la confrontation et l'épuisement moral qu'elle engendre, elle résume son expérience comme quelque chose d'« exaltant, magnifique et triste, si triste » (193). Elle renonce à son tour et accepte un emploi dans un journal local, où elle publie des articles insipides.

« On nous a appris à prendre. On nous a dit que tout était possible, mais la perte et le renoncement, on ne nous a pas dit comment les accepter » (24-25), confiait la narratrice au début du roman, évoquant la nécessité de quitter son lieu de vie face aux catastrophes environnementales. À travers des figures féminines profondément engagées, puis découragées (Thea, Sun-Joo, Susanne chez Leger) ou sacrifiées (Suyapa et Abuelita chez Arnaud), ces récits donnent à voir un processus d'usure émotionnelle, de désillusion et d'effondrement intérieur. L'impuissance ressentie face aux destructions irréversibles, la solitude des luttes invisibilisées et la peur de la violence infligée à celles qui refusent de se taire sont les symptômes d'un écrasement systémique des voix dissidentes. Cette machine à broyer les affects – dès lors qu'ils échappent à l'euphorie collective – marginalise tout autant les opposant.es que les travailleur.euses. En mettant en parallèle le destin de ces personnages et celui de la rivière, les romans d'Arnaud et Leger donnent à penser la défaite conjointe du cours d'eau et des populations vulnérables face à la toute-puissance des logiques extractivistes.

2.3. Barrages, langage et libération émotionnelle

Dans *Les âmes torrentielles*, Agathe Portail propose *a contrario* un récit de la libération émotionnelle de Danilo et Alma, rongés par la perte de leur

territoire après leur expropriation lors de la mise en eau d'un barrage. Surnommé el Manso, signifiant « Le Tranquille, Le Résigné » (26), Danilo incarne une forme de résignation douloureuse : malgré l'amertume et la tristesse, il poursuit son existence avec pragmatisme, acceptant stoïquement son sort.

À quoi sert de s'insurger ? Depuis longtemps il sait que rien ne le protégera contre le rouleau compresseur des droits de propriété officiels. [...] Que pèse un *gaucho* face au besoin de confort, de lumière, de chaleur, de loisir de trois cent cinquante mille Argentins ? (20-21)

Façonné par l'âpreté des grands espaces, l'humilité née de la proximité avec les bêtes et la nature ainsi que la liberté d'être son propre maître, il incarne une figure masculine aux antipodes de celles des ingénieurs et responsables politiques évoqués auparavant. Hostile à toute forme d'orgueil, Danilo privilégie une forme de sagesse née du respect du vivant, où l'angoisse est valorisée comme une intuition précieuse dans les conditions environnementales hostiles qu'il affronte au quotidien : « L'orgueil est un piège mortel pour un *gaucho*⁸ qui ne doit jamais présumer de ses forces [...] C'est la vanité qui doit être méprisée, mais l'angoisse ne peut pas être balayée d'un revers de manche. » (57-58)

Alma, quant à elle, affiche un profil amer et entretient une haine tenace envers ceux qui ont accepté le compromis du barrage, cédant à l'argent plutôt que de résister. Pleine de désir de vengeance, de colère et de fureur, elle s'allie à des trafiquants pour punir Danilo, qu'elle suspecte à tort de profiter financièrement de la construction du barrage. Le corps d'Alma est constamment décrit à travers la rétention émotionnelle : ses mâchoires serrées, ses lèvres pincées, sa gorge nouée sont autant de symptômes qui dévoilent sa peur (46), sa culpabilité (196), sa haine (236), son doute (246), sa douleur et sa colère contenues. Un parallèle se dessine alors entre sa gorge sous tension et la structure même du barrage qui obstrue les gorges du rio et est soumis à une pression croissante à mesure qu'il se remplit d'eau. Alors qu'Alma accompagne le départ de Danilo et de ses chevaux, chassés par le lac qui se remplit, on assiste à un lent suintement de ses émotions, qui transparaissent parfois sur son visage et dans ses paroles, malgré ses efforts pour les retenir, offrant un parallèle symbolique avec l'ouverture imminente des vannes du barrage. Réprimant au départ toute vulnérabilité comme un réflexe de survie, elle finit par rêver qu'elle perd ses dents sous l'effet de sa pression émotionnelle constante, et envisage le soulagement qu'elle éprouverait à desserrer ses mâchoires pour en extraire une à une ses dents, comme autant d'émotions contenues à libérer.

⁸ Éleveurs indépendants de l'Argentine, du Chili et de l'Uruguay.

Elle serre les dents pour les maintenir à leur place, racines plantées dans la gaine des gencives, mais rien n'y fait, tout bouge, tout ballotte, elle déglutit avec l'angoisse d'avaler un morceau. Puis la sensation d'inconfort devient insupportable, elle entrouvre les lèvres et se résout à cracher les plus petites brisures. L'alignement des dents saute en une seconde, tout se bouscule et au bout de sa langue, elle ne sent plus rien de ferme ni de bien planté. Elle va devoir extraire les dents les plus déchaussées, en espérant qu'il lui en reste quelques-unes sur le devant. Entre le pouce et l'index, elle tire une à une les moins bien accrochées, découvre leurs racines et le trou qu'elles laissent dans la gencive. Elle ressent un soulagement immense en se débarrassant de cet encombrement dans sa bouche, en même temps qu'un désespoir terrible : elle s'édente, il ne lui reste que deux prémolaires qui commencent elles aussi à bouger. (218-219)

Pour combattre l'angoisse liée à l'eau s'accumulant dans le barrage derrière elle, Alma relâche cette pression intérieure en parlant à sa monture dans sa langue natale : le tehuelche, *aonekko* 'a'ien. Dans sa bouche, cette langue paraît contenir un pouvoir performatif décuplé, puisqu'elle effraye une habitante qui redoute qu'Alma ne lui jette un sort. D'autre part, c'est la rencontre avec Alma qui conduit l'ingénieur responsable du contrôle du remplissage du barrage à négliger sa tâche, comme sous l'effet d'un sortilège, ce qui conduit à la catastrophe finale. Au moment où Danilo s'autorise à exprimer sa tristesse, Alma laisse tomber les barrières érigées autour d'elle et « se redécouvre perméable » (246) à l'empathie. Elle envisage alors de « [d]evenir indispensable au monde et à l'histoire de son peuple » (246) en enseignant l'*aonekko* 'a'ien, langue dont elle apprend qu'elle est la dernière locutrice. L'épanchement émotionnel des deux personnages va alors de pair avec la rupture de barrage lors d'un orage exceptionnel pour la région.

2.4. Fluidité des eaux, des émotions et de la langue

À l'instar de Clara Arnaud et de Nina Leger, Agathe Portail met en scène des personnages profondément affectés par la construction de barrages hydroélectriques, dont les trajectoires sont structurées par des affects tels que la colère, la résignation ou le désespoir, indissociables de l'expérience de la dépossession environnementale. Si ces émotions ne détruisent pas directement les rivières, elles peuvent néanmoins, d'une certaine manière, être qualifiées de *contre-environnementales* (Kals/Müller 2012) dans la mesure où elles contribuent à l'épuisement psychique d'individus vulnérables et les enferment dans un sentiment d'impuissance : certains se noient littéralement dans leur désespoir, alors que d'autres deviennent, malgré eux, les complices impuissants d'un système qu'ils réprouvent. Cet imaginaire correspond aux rêveries sur les eaux profondes décrites par Bachelard, marquées par le désespoir et la mélancolie.

Portail choisit toutefois de subvertir cet imaginaire en introduisant une rupture décisive dans l'ordre hydraulique et symbolique : la destruction finale du barrage et la remise en circulation des eaux ouvrent un nouvel espace de projection, relevant de ce que Bachelard nomme l'imagination des « eaux fluides ». Ce basculement marque une véritable redistribution des affects, faisant émerger un registre émotionnel opposé, désormais orienté vers des dispositions pro-environnementales : vulnérabilité consentie, empathie, confiance renouvelée, humilité, mais aussi capacité à transformer l'angoisse et la colère en forces actives de transmission, de mémoire et de création. Bachelard écrivait que « [notre première souffrance] est née dans les heures où nous avons entassé en nous des choses tuées. Le ruisseau vous apprendra à parler quand même, malgré les peines et les souvenirs, il vous apprendra l'euphorie par l'euphuisme, l'énergie par le poème. » (2021, 218) Dans le roman de Portail, la fissuration du barrage fonctionne ainsi comme un véritable opérateur narratif de déblocage affectif et discursif : la libération des eaux coïncide avec une libération de la parole.

Une fois la rivière restituée à sa continuité, le mouvement de réparation ne se limite pas au plan écologique mais s'étend à la sphère linguistique. Alma réoriente son attention vers la préservation de sa langue maternelle, décrite comme une langue faite « pour raconter le vent, l'eau et le recommencement » (Portail 2023, 195). Cette décision confirme le parallélisme établi par Bachelard entre le ruissellement de l'eau et le flux du langage, les « eaux bruissantes » étant celles qui « apprennent aux oiseaux et aux hommes à chanter, à parler, à redire » (2021, 24). Dans la fiction de barrage, l'obstruction des eaux trouve ainsi un écho dans l'obstruction des gorges, et, plus largement, dans le blocage émotionnel, mémoriel et langagier provoqué par la violence des aménagements.

Si, comme le suggère Olivier Rey (2021), « réparer l'eau » implique une réparation symbolique de notre lien à cet élément, le roman de Portail montre que cette réparation ne peut être pleinement effective qu'à la condition d'être également émotionnelle et linguistique. En articulant bouleversements affectifs et violences environnementales, l'autrice met en évidence que les affects, une fois exprimés, nommés et mis en circulation, deviennent les leviers d'une réinvention du rapport au vivant. La libération corporelle et émotionnelle d'Alma, capable de faire céder un barrage à la fois intérieur et extérieur, en constitue un puissant symbole.

Cette dynamique de réparation se prolonge enfin sur un plan métatextuel et politique : en excipit, Portail fait la promotion de la fondation *Wenai sh e pekk*, qui œuvre pour la sauvegarde et la revitalisation de la langue *aonekko 'a'ien*, ancrant ainsi explicitement son roman dans une entreprise de résistance culturelle et de réaffirmation épistémique. Dès lors, le roman dépasse le cadre de la fiction pour s'inscrire dans un horizon d'intervention concrète sur le réel, où l'écriture n'est plus seulement représentation, mais devient

acte performatif de reterritorialisation linguistique et de « dé-silenciation ». En transformant la colère suscitée par les violences hydroélectriques en matière poétique, Portail opère la transmutation d'un affect puissant, au potentiel destructeur, en une force subversive. L'écriture devient un geste visant à fissurer, puis à faire céder, les structures narratives, politiques et écologiques de l'entrave, rendues par la métaphore hydraulique : « la langue qu'on parle est comme le torrent qui coule. La langue qu'on ne pratique pas est semblable à l'eau qu'on retient, elle s'appauvrit en oxygène, elle finit par croupir. Ou par faire céder les digues quand elle est gonflée de colère. » (Portail 2023, 196)

Références bibliographiques

- Bachelard, Gaston. *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Paris : Le livre de poche, 2021 [1942].
- Gaard, Greta. « Women, Water, Energy : An Ecofeminist Approach ». *Organization & Environment*, vol. 14, n° 2 (2001) : 157-172.
- Gaard, Greta. *Ecofeminism : Women, Animals, Nature*. Philadelphia : Temple University Press, 1993.
- Gefen, Alexandre. *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : José Corti, 2017.
- Hache, Émilie. *Reclaim : recueil de textes écoféministes*. Paris : Cambourakis, 2016.
- Caeymaex, Florence, Despret Vinciane et Pieron Jean (textes réunis et présentés par). *Habiter le trouble avec Donna Haraway*. Bellevaux : Éditions Dehors, 2019 [2016].
- Häubi, Rachel Barbara. « En Arctique, quand les barrages endiguent les droits des Samis ». *Heidi.News*. Dossier « Colonialisme vert dans le Grand Nord ». 02 décembre 2021. [En ligne]. URL : <https://www.heidi.news/explorations/colonialisme-vert-dans-le-grand-nord/en-arctique-quand-les-barrages-endiguent-les-droits-des-samis> (consulté le 05 juin 2025).
- Kals, Elisabeth, Markus Müller. « Emotions and Environment ». In : Susan D. Clayton (éd.). *The Oxford Handbook of Environmental and Conservation Psychology*. Oxford : Oxford University Press, 2012 : 128-147.
- Larrère, Catherine. *L'Écoféminisme*. Paris : La Découverte, 2023.
- Le Guin, Ursula Krober. « The Carrier Bag Theory of Fiction ». In : Ursula Krober Le Guin. *Dancing at the Edge of the World*. New York : Grove Press, 1989 [1986] : 165-170.
- Loloum, Tristan. « La vie touristique des grands barrages hydroélectriques ». *Mondes du Tourisme*, n° 12 (2016). 01 décembre 2016. [En ligne]. URL : <http://journals.openedition.org/tourisme/1360> (consulté le 11 novembre 2025).

- Morizot, Baptiste. *Rendre l'eau à la terre : Alliances dans les rivières face au chaos climatique*. Illustrations de Suzanne Husky, Arles : Actes Sud, 2024.
- Mynard, Frantz. « Totem et trustee. De la personnalité juridique des cours d'eau dans l'histoire des droits de la nature ». In : Luisa Antonioli, Monica Cardillo, Fulvio Cortese, Louis de Carbonnières, Frantz Mynard, Cinzia Piciocchi. *Numérique & Environnement*, n° 79, 29 mai 2024. [En ligne]. URL : <https://hal.science/hal-04592093v1> (consulté le 11 novembre 2025).
- Pearce, Fred. *When the Rivers Run Dry. The Global Water Crisis and How to Solve it*. Londres : Granta, 2018.
- Plumwood, Val. *Feminism and the Mastery of Nature*. New York : Routledge, 1993.
- Rey, Olivier. *Réparer l'eau*. Paris : Stock, 2021.
- Reyes, Jameela Joy. « Greener on the other side ? : Perspectives on green colonialism ». *Heinrich-Böll-Stiftung Southeast Asia*. 11 novembre 2024. [En ligne]. URL : <https://th.boell.org/en/2024/11/11/-green-colonialism> (consulté le 05 juin 2025).
- Shiva, Vandana. *Staying Alive : Women, Ecology and Survival in India*. Londres : Zed Books Ltd., 1988.
- Souchay, Grégoire, Marc Laimé. *Sivens, le barrage de trop*. Préface d'Hervé Kempf, Paris : Seuil, 2015.
- Ziolkowski, Margaret. *Mega-Dams in World Literature. Literary Responses to Twentieth-Century Dam Building*. Denver : University of Wyoming Press, 2024.
- ***, Amnesty International Finland, Norway and Sweden. « Just transition or "green colonialism"? ». 31 janvier 2025. [En ligne]. URL : <https://amnesty-klimakrise.de/en/2025/02/just-transition-or-green-colonialism/> (consulté le 05 juin 2025).
- ***, *Rights of Rivers*. Cyrus R. Vance Center for International Justice ; Earth Law Center ; International Rivers, s. d., [En ligne]. URL : <https://www.internationalrivers.org/wp-content/uploads/sites/86/2020/09/Right-of-Rivers-Report-V3-Digital-compressed.pdf> (consulté le 11 novembre 2025).
- ***, « Pour une reconnaissance des droits des rivières françaises ». 21 novembre 2022. [En ligne]. URL : <https://rivieres-sauvages.fr/marivierecestmoi/> (consulté le 11 novembre 2025).

Corpus

- Arnaud, Clara. *La verticale du fleuve*. Arles : Actes Sud, 2023.
- Leger, Nina. *Mémoires sauvées de l'eau*. Paris : Gallimard, 2024.
- Portail, Agathe. *Les âmes torrentielles*. Arles : Actes Sud, 2023.

Autres oeuvres littéraires sur les barrages et les aménagements fluviaux citées

- Balzac, Honoré de. *Le curé de village*, Paris : Calmann Lévy, 1891 [1839].
- Balzac, Honoré de. *Les paysans. Œuvres complètes de H. de Balzac*, Paris : A. Houssiaux, 1855 : 219-508.
- Bardet, Solenn. *Les veilleuses*. Paris : Robert Lafont, 2022.
- Beyrouk, Mbarek Ould. *Saara*. Tunis : Elyzad, 2021.
- Bordeaux, Henri. *Le barrage*. Paris : Plon, 1927.
- Bordes, Gilbert. *Le barrage*. Paris : France Loisir, 2012.
- Bouysse, Franck. *Buveurs de vent*. Paris : Le livre de poche, 2022 [2020].
- Chateaubriand, François-René de. *Atala. Œuvres complètes de Chateaubriand*. Vol. 3, Paris : Garnier Frères, 1861 [1801] : 17-70.
- Chateaubriand, François-René de. « Castors », *Voyage en Amérique. Œuvres complètes de Chateaubriand*. vol. 6, Paris : Garnier Frères, 1861 [1827] : 100-104.
- Diderot, Denis. *Essais sur la peinture. Pour faire suite au salon de 1765*. In : Denis Diderot, *Œuvres complètes de Diderot*. Tome X, Paris : Garnier Frères, 1873 [1795].
- Giono, Jean, Allieux, Alain. *Hortense ou l'eau vive*. Paris : France-Empire, 1958.
- Hugo, Victor. *Odes et ballades. Œuvres complètes de Victor Hugo*. vol. 24, Paris : Ollendorf, 1912 [1828] : 1-372.
- Jacq, Christian. *Barrage sur le Nil*. Paris : Pocket, 1996 [1994].
- Lemaitre, Pierre. *Le silence et la colère*. Paris : Calmann Lévy, 2024.
- Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie, *Lettres d'Émerance à Lucie*. Tome 1, Lyon : Pierre Bruyset Ponthus, 1765.
- Michel, Jean. *Kukum*. Montréal : Libre expression, 2019.
- Monnier, Thyde. *Barrage d'Arvillard*. Genève : Milieu du monde, 1946.
- Muller Colard, Marion. *Le jour où la Durance*. Paris : Gallimard, 2018.
- Pagnol, Marcel. *Le Château de ma mère*. Paris : Grasset, 2004 [1957].
- Reclus, Élysée. « Étude sur les fleuves ». *Bulletin de la société géographique*, 1859 : 1-36.
- Reclus, Élysée. « L'homme et la nature. De l'action humaine sur la géographie physique ». *Revue des deux mondes*, tome 54, 1864 : 762-771.
- Reclus, Élysée. *Histoire d'un ruisseau*. Paris : J. Hetzel, 1869.
- Rousseau, Jean-Jacques. *Rêveries du promeneur solitaire. Collection complète des œuvres de J. J. Rousseau*. Tome X, Genève : s. n., 1782 : 369-518.
- Saint-Gil, Philippe. *La Meilleure Part*. Paris : Robert Lafont, 1954.
- Sorman, Joy ; Kerangal, Maylis de. *Seyvoz*. Paris : Inculte, 2022.
- Stendhal. *Mémoires d'un touriste*. vol. I, Paris : Michel Lévy frères, 1854 [1838].
- Venturelli, Adelmo. *Kariba ou le secret du barrage*. Zurich : Pearlbooksedition, 2022.
- Verne, Jules. *Le tour du monde en quatre-vingts jours*. Paris : J. Hetzel et Compagnie, 1873.

- Vernes, Henri. *Bob Morane 71. Terreur à Manicouagan*. Verviers : Pocket marabout, 1965.
- Wauters, Antoine. *Mahmoud ou la montée des eaux*. Lagrasse : Verdier, 2021.
- Zermatten, Maurice. *Le lierre et le figuier*. Paris : Desclée de Brouwer, 1957.
- Zola, Émile. « Le Canal Zola. Dithyrambe ». *La Provence* (17 février 1859) : 1-2. [En ligne]. URL : <https://bibliotheque-numerique.citedulivre-aix.com/viewer/35643/?offset=2#page=1&viewer=picture&o=info&n=0&q=> (consulté le 26 avril 2025).
- Zola, Émile. *La Terre*. Paris : G. Charpentier, 1895 [1887].